64e ANNEE (7e SÉRIE) N° 18 6 MAI 1954

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Vocations nouvelles. — II. Véronique, la première fusée française. — III. A la recherche des *Yetis* ou Hommes des neiges. — IV. Les Algues et la faim humaine. — V. Christianisme et Marxisme. — VI. Lente dérive en Histoire. — VII. Ubertin de Casale et S. Joseph. — VIII. Le Centenaire de Rosmini. — IX. Mar Ivanios, apôtre de la réconciliation. — X. La Morale chrétienne. — XI. La « Bogodorica » en Russie. — XII. Dirigisme.

I

Vocations nouvelles

Ce titre est de M. André Maurois, dans *La Revue des deux mondes* du 1er mars. Par vocations, il entend les professions, les métiers. Depuis les origines humaines, il s'est fait spontanément une division du travail. Mais pendant des millénaires, les métiers ont peu changé. De tout temps, il a fallu des agriculteurs, des tisserands, des tailleurs, des maçons, des forgerons, des potiers, etc... De tout temps aussi, des professions libérales : des prêtres, des médecins, des juges, des avocats, des professeurs.

Voici que le rythme de l'évolution s'est accéléré à tel point que tout change autour de nous. Que de mots remplissent nos conversations que nos pères n'ont ni connus ni même soupçonnés : nous parlons d'avion, de cinéma, d'électron, de matière plastique, d'automobile. Au temps de Louis XIV, et même bien après lui, on ignorait tout cela !

« Le monde a plus changé, dit M. Maurois, de 1900 à 1950, que de l'an 3.000 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 1.800 de nos jours. »

Ainsi d'Abraham à Napoléon, l'évolution avait été moins rapide que de M. Loubet à M. René Coty !

Et justement ce sont tous ces changements qui créent le besoin de vocations nouvelles, de professions inconnues jusqu'ici. Partout, et dans toutes les branches du travail humain, on réclame des « techniciens ». Il en faut dans l'industrie, il en faut dans l'administration, il en faut dans l'armée, il en faut dans le commerce et même dans l'agriculture.

— « Les promotions de certaines écoles de chimie ou de physique, note M. Maurois, sont retenues d'avance, par de puissantes sociétés. L'Université n'arrive pas à conserver ses agrégés de physique ; on se les dispute. Un physicien nucléaire, un ingénieur électronique, un chimiste compétent en plastiques, peuvent aller dans le monde entier et trouver aussitôt à s'employer. »

La combinaison la plus avantageuse, en 1954 pour ceux qui désirent un brillant avenir, semble être celle d'un doctorat en droit joint à une technique industrielle.

Il ne faut pas croire que la science pure perde son prestige et que la science appliquée seule soit courtisée avec profit par les jeunes. Pas du tout. Il est acquis que la science pure importe avant tout le reste. « D'une équation sort une machine », mais il faut l'équation d'abord !

Ce qui multiplie les « vocations », c'est ce que nous appelons d'un mot inélégant la « spécialisation ». De plus en plus, les spécialistes font prime. En médecine, la pratique de l'art médical dans toute son étendue devient rare au moins dans les villes. Il nous faut des oto-rhino-laryngologistes, des radiologistes, des neuro-chirurgiens, etc.

Prenons le titre d'ingénieur. Dans les romans de Balzac, qui étaient une image si fidèle de l'époque, l'ingénieur ne tient qu'une place restreinte. Au temps de Zola, l'ingénieur a conquis du prestige. Dans le dictionnaire de Littré, le nom d'ingénieur ne s'applique encore qu'à un petit nombre de professions : ingénieur des mines, des ponts et chaussées, ingénieur hydrographe ; nous avons maintenant des ingénieurs du son, ingénieurs du froid, ingénieurs des télécommunications et bien d'autres encore.

La machine est appelée à faire tous les travaux monotones. Les ouvriers de l'avenir auront tous besoin d'une culture scientifique. Déjà, dans les industries d'avant-garde, elle leur est indispensable.

Mais ce ne sont pas seulement les ingénieurs et les mécaniciens qui accroissent leurs effectifs, ce sont aussi les administrateurs, avec leurs auxiliaires : secrétaires, statisticiens, « documentalistes », sténo-dactylos, etc. Je ne sais pas cependant si M. André Maurois n'exagère pas un peu dans les lignes suivantes :

— « J'ai entendu un inspecteur-général de l'Administration reprocher à des stagiaires de n'avoir pas lu Balzac ; il avait raison. Un homme sans culture est un homme sans références et sans antennes. »

Il faut noter encore que le progrès technique a permis aux hommes de produire davantage en moins de temps, et par conséquent de prendre des congés réguliers, des loisirs. Et cela même a suscité des vocations nouvelles. Les « loisirs » emploient une quantité de gens. Il faut du monde pour le tourisme, la radio, le cinéma, les sports.

Après cet aperçu général, M. Maurois essaie d'entrer dans le détail. Mais ici la liste des professions nouvelles est presque impossible à établir au complet. Un jeune homme et une jeune fille de ce temps sont obligés de tenir grand compte des tendances non seulement du présent mais, autant que possible, de l'avenir.

Dans l'aviation, il n'y a pas seulement des pilotes, des navigateurs, des radio-téléphonistes, mais aussi une quantité de « rampants », qui assurent à terre le contrôle et l'entretien : des mécaniciens et des météorologistes en particulier. On a vu récemment une grève de la météo-avions paralyser les transports aériens ! La météo, du reste, ne sert pas seulement à l'aviation. Elle demande des ingénieurs nombreux et expérimentés. Elle les fait beaucoup voyager. Ils sont fréquemment affectés aux colonies. Ils sont destinés à renseigner les agriculteurs eux-mêmes et jusqu'aux simples promeneurs.

Métier entièrement nouveau : *prospecteur d'uranium.* Il y faut un physicien-chimiste, doublé d'un topographe, d'un minéralogiste, d'un géologue ! Il viendra un jour — très proche peut-être — où l'industrie atomique sera tout un monde. Sages sont donc les jeunes qui s'y préparent !

Autre secteur nouveau : les radio-télé-communications. Par radio, on peut diriger des wagons à distance dans les gares de triage, on peut opérer la liaison entre des voitures de police et la préfecture, on peut transmettre, par les ballons-sondes, les résultats obtenus dans la haute atmosphère, ou expédier aux journaux, à travers les océans ou les continents, les images photographiques et les documents écrits.

L'optique électronique, le radio-guidage, la fabrication de *robots* dirigés par des cellules photoélectriques, les machines à calculer électroniques sont aussi d'une application courante. La puissance de l'homme s'accroît dans des proportions qu'on peut estimer dangereuses.

— « Des *robots* téléguidés, dit M. Maurois, pourraient demain détruire l'espèce humaine. Un seul homme, en pressant un bouton, aura le pouvoir de mettre en marche une usine, mais aussi celui de déclancher une catastrophe. »

Un mot aussi des vocations plus spécialement *féminines.* Une étudiante en lettres remarque avec un peu d'amertume ce qui suit :

— « Les scientifiques arrivent bonnes premières à la course au mariage ; en trois ans de travaux pratiques au laboratoire de la rue d'Ulm, toutes décrochent un mari. En outre, elles sont plus sportives que nous, les littéraires ; elles ont pour elles le tennis et, quand elles sont vraiment douées, elles font leur travail plus vite, ce qui leur laisse plus de temps pour s'occuper des hommes. »

Une telle citation rend songeur. Elle donne une réponse à l'antique question : « A quoi rêvent les jeunes filles ? » Aujourd'hui comme de tout temps, elles rêvent au prince charmant, mais de manière positive et pratique. Comme elles disent : il s'agit de « décrocher un mari », mais un mari qui gagne de l'argent. En attendant, la jeune fille gagnera elle-même courageusement sa vie comme secrétaire, laborantine, avocate, docteur en médecine, ingénieur d'optique, de laboratoire, pharmacienne, diététicienne d'hôpital, ce qui veut dire : chargée de composer scientifiquement les menus des malades, infirmière, jardinière d'enfants, assistante sociale, anesthésiste de chirurgie, etc.

— « Ainsi, conclut M. Maurois, se compose, sous nos yeux, un monde nouveau. S'il continue de se transformer à la même allure, dans trente ans, la majorité de nos petits-enfants choisira des métiers que nous n'aurons même pas connus... »

II

Véronique, première fusée française

M. Jean Corbeau nous parle dans *Science et Vie* de mars, de « *Véronique, première fusée française* ».

On sait que l'astronautique fait des progrès et des projets incessants. Mais avant de se lancer loin de notre planète et de partir pour la lune ou les étoiles, il faut d'abord bien étudier notre atmosphère. On divise celle-ci en deux couches distinctes : la *troposphère* qui va du sol à 11.000 m. d'altitude environ, et la *stratosphère*, de 11.000 à 90.000 environ. Or, on a exploré, par des ballons-sondes jusqu'à la hauteur de 45.000 environ. On est donc à mi-côte, si l'on peut dire. Au-delà de 45.000, il faut recourir à la fusée-sonde. Les Américains ont déjà réussi à envoyer des appareils de mesure à une hauteur de 400 km., le 24 février 1949.

En France, on a décidé, dès avril 1949, de mettre à l'étude une fusée-sonde expérimentale. On l'appela *Véronique*, et sa mise au point fut confiée au laboratoire de Recherches balistiques et aérodynamiques de Vernon (Eure).

Dans le cas de « Véronique », il s'agissait de faire parvenir 60 kilos d'appareils scientifiques à l'altitude de 75 km et de les récupérer intacts, au moyen d'un parachute automatique. La première fusée *Véronique* — une fusée d'essai — fut tirée le 2 août 1950, au camp de Suippes.

La fusée doit recevoir une poussée égale à 4 tonnes, pendant 32 secondes. Il lui faut, pour cela, 700 kilos de combustible (mélange de gasoil et d'acide nitrique, mélange appelé *Propergol*). Avant le départ, le poids de Véronique dépasse légèrement une tonne. Mais au bout de 32 secondes, il n'est plus que de 350 kilos. La fusée, sous la propulsion du mélange indiqué, atteint une vitesse maxima de 4.500 km-heure, en fin de combustion, à une altitude de 15 km environ.

La température de combustion avoisine 3.000°. Il a fallu trouver un matériau capable de résister à cette température, à la pression du foyer, à l'érosion des gaz de combustion qui s'échappent à des vitesses de près de 8.000 km-heure. On a bien trouvé ce qu'il fallait pour la résistance mécanique et la résistance à l'érosion, mais non pour la résistance thermique. Il fallait dès lors chercher un moyen de refroidir l'ensemble, pendant l'ascension. On a choisi à cet effet un dispositif faisant circuler l'acide nitrique du mélange propulseur à grande vitesse le long de la paroi de la chambre à combustion. Plus la vitesse de circulation de l'acide nitrique est grande, plus le refroidissement est intense. Il y a donc un injecteur qui admet, puis pulvérise et mélange les deux éléments dont la combustion opère la propulsion. Cet injecteur im-

prime à l'acide nitrique le mouvement de circulation qui sert à refroidir l'engin.

Tout l'ensemble est mis en marche, à distance, par un « programmeur électrique ». Tout le personnel se met à l'abri, quand la fusée est prête au lancement. Le programmeur électrique déclanche toute la série des mouvements nécessaires au départ de la fusée.

Une fois parvenue au terme de la combustion, *Véronique* se trouve animée d'une vitesse de 4.500 km-heure, et à une altitude de 15 km. Elle continue ensuite sa route, en vertu de la vitesse acquise, et la résistance de l'air n'est pas assez forte pour l'empêcher d'atteindre la hauteur de 75 km. Evidemment, Véronique est freinée, d'autre part, c'est-à-dire en dehors de la résistance de l'air, par l'attraction terrestre. Elle monte quand même encore pendant 60.000 m.

Au sommet de sa trajectoire, les boulons explosifs qui unissent l'ogive — ou pointe — de la fusée au corps, sautent. Des freins sont libérés qui vont, à leur tour freiner cette ogive dans sa chute. Et quand l'altitude n'est plus que de 3.000 m. environ, d'autres boulons explosifs qui retenaient un parachute éclatent. Le parachute se déploie, et l'ogive achève sa descente sans dommage et sans histoire.

On a fait plusieurs essais très satisfaisants jusqu'ici.

Mais l'on n'avait pas encore confié à *Véronique* les appareils délicats et coûteux qu'elle doit emporter. Ces appareils, remplacés jusqu'ici en poids, par du lest, seront situés dans un compartiment spécial de l'ogive, d'une contenance de 100 litres, de forme tronconique et dont la surface extérieure, formée de quatre panneaux, assure une grande accessibilité.

A l'extrême pointe, on a disposé un émetteur de télémesure qui transmet aux récepteurs du sol les grandeurs mesurées à bord.

Les appareils qui seront embarqués sur *Véronique* ont pour but : 1° d'explorer les propriétés physiques de la stratosphère, sa composition exacte, sa densité, sa résistance, etc. ; 2° d'étudier la lumière des astres, qui, pour nous est perturbée par l'épaisseur de l'atmosphère terrestre que les rayons stellaires ont à traverser pour venir jusqu'à nous. Il y a, pour ces rayons stellaires, des phénomènes de diffraction, d'absorption, de diffusion, qui les déforment. Les observations faites d'un point très éloigné du sol seront donc précieuses pour les savants.

— « Si satisfaisants que soient les résultats de ces expériences, conclut notre article, elles préluderont à de nombreuses autres, car les savants, avides de savoir, désirent toujours lancer un plus grand nombre d'appareils, toujours plus haut, ou plutôt plus loin de la surface de notre planète. »

III

A la recherche de l'homme des neiges

Nos lecteurs se souviennent sans doute de ces traces mystérieuses rencontrées dans les neiges de l'Himalaya, par les explorateurs récents. Ces traces ressemblaient à des pieds humains, mais énormes [1]. Et comme les indigènes assurent avoir aperçu souvent des êtres humains gigantesques, auxquels ils ont donné le nom de *Yeti*, mais que nous appelons « hommes des neiges », une curiosité bien légitime s'est emparée du monde savant. Qu'est-ce que c'est que cette sorte d'hommes ? D'où viennent-ils ? Où habitent-ils ? Sont-ils des hommes ou des animaux inconnus ?

Toutes ces questions se posent et les esprits prennent feu en face d'elles. Si bien qu'un grand journal britannique, assure *Science et Vie* (dans une note intitulée *Exploration : ils cherchent un homme*, même n° de mars) vient d'envoyer dans l'Himalaya une mission spéciale dont le but principal est de rechercher et de trouver au moins un couple de ces étonnants et monstrueux « *Yeti* ». La mission comprend des zoologistes et des anthropologistes. Elle n'a rien épargné pour se documenter avant son départ. Elle a poussé le scrupule jusqu'à consulter un savant français, ex-président de la Société archéologique de la Charente, bien que ses méthodes de recherche soient vues d'un mauvais œil par la science orthodoxe !

Pour exciter davantage l'attente de ses lecteurs, le journal, que l'on ne nous nomme pas, a publié récemment la relation écrite par un prisonnier évadé des camps sibériens, et suivant laquelle ce fugitif aurait rencontré un couple de *Yeti*. Il les dépeint comme des colosses de 2 m. 50 de hauteur. Cette stature est supérieure à celle que les indigènes attribuent à « l'homme des neiges ». Il n'en est que plus sensationnel, pour les explorateurs anglais qui vont partir ou sont déjà partis, de vouloir à tout prix se trouver en face d'un de ces personnages gigantesques, qu'ils ont la mission de « ramener vivants », par n'importe quel moyen.

La curiosité des lecteurs du journal anglais sera ainsi tenue en haleine pendant des mois. Nous tâcherons de nous tenir au courant de cette extraordinaire aventure, dont nous parle également un entrefilet du journal *Orizzonti*, du 14 mars 1954.

IV

Les Algues et la Faim humaine

Nos savants ne sont pas seulement occupés à sonder la stratosphère, ou à explorer les neiges de l'Himalaya, ils ont le louable souci d'arriver à nourrir les humains. Ce n'est pas une petite affaire. Dans notre dernière Causerie, nous avons cité longuement les descriptions d'affamés, qui déjà existent sur notre globe et menacent de s'y multiplier. Au train dont vont les choses, il sera de plus en plus difficile de fournir à tous les êtres de notre espèce une alimentation suffisante. M. Lucien Plantefol examine ce problème dans *La Revue des deux mondes* du 1er mars, sous ce titre : « *Les Algues et la Faim humaine* ».

Il nous apprend que la célèbre *Institution Carnegie*, fondée en 1902, à Washington, dans le but de travailler à l'amélioration de la condition humaine, a créée la « *culture d'Algues* ».

Les Algues occupent, parmi les végétaux, une place immense. Ce sont des plantes aquatiques — pas seulement des plantes marines — contenant de la chlorophylle, et que l'on soupçonne avoir été la première forme de la vie, sur la planète. Il existe des Algues de toutes dimensions : depuis

[1] Longueur 35 à 40 cm., largeur, 11 à 15.

quelques millièmes de millimètres jusqu'à 50 et 100 m. de longueur.

Les savants les cultivent pour les mieux étudier. Sans nous arrêter ici aux cultures purement scientifiques, il faut en venir à la culture *utilitaire*. Les spécialistes espèrent qu'on arrivera à cultiver les algues, comme on cultive la pomme de terre ou la betterave. Et comme les résultats, à ce que l'on pense, seront beaucoup plus rapides, comme ce nouveau genre d'agronomie sera scientifique, doté de moyens puissants, on estime que l'on obtiendra des algues une quantité de nourriture suffisante pour tout le genre humain, ou du moins pour tous ceux qui n'auront pas autre chose à se mettre sous la dent. Disons tout de suite qu'il n'est nullement question de détrôner les excellents plats de notre cuisine, un bon poulet de Bresse, un bon bifteck, voire un bon morceau de fromage.

Mais notre article fait observer non sans raison que l'agriculture actuelle est d'un rendement déplorable, eu égard aux besoins de l'humanité. Des millions et centaines de millions d'êtres humains vivent à peu près exclusivement de riz. Or, le riz n'est pas suffisant à nourrir l'homme. Il ne contient guère que 6 % de substances protéiques, contre 12 % dans le blé. C'est le manque de protéines qui est, pour l'homme, le péril le plus grave. C'est pour avoir des protéines que l'homme primitif s'est fait berger, sans songer du reste — et pour cause — aux protéines !

Les chimistes avouent leur impuissance à fabriquer des protéines de synthèse. Le savant le plus ingénieux n'a pu encore produire par synthèse le plus petit morceau de sucre. Or, les plantes chlorophylliennes, elles, grâce à l'énergie solaire, en fabriquent, si l'on peut dire, à tour de bras. Il faut donc se résigner à passer par les plantes, comme on l'a fait jusqu'ici, mais il faut des plantes plus riches que le riz, plus promptes à mûrir que le blé. Voyez le blé : c'est une merveille en soi, mais pas une merveille de vitesse : on le sème en novembre, on ne le récolte qu'en juillet. Et après on laisse reposer la terre jusqu'en novembre suivant. En somme une récolte par an ! Deux au plus, en faisant appel aux récoltes de supplément. Les terrains où l'on peut faire trois récoltes sont bien rares. Et puis, dans le blé, la partie utilisable est restreinte, car elle tient dans l'épi. Dans la pomme de terre, on ne recueille que le tubercule, on perd tout le reste, les feuilles, les tiges.

Et maintenant, voyons les algues. Evidemment les algues de *culture utilitaire* seulement, comme nous l'avons dit. Ce ne sont pas de grandes algues, mais des algues microscopiques, appelées *chlorelles*. Une chlorelle est une toute petite boule verte. Il en faut 3.000, placées côte à côte pour atteindre le diamètre d'une de nos pièces de 50 fr.

La vie de la chlorelle est très simple. Elle n'a pas de sexe. Elle grossit par diffusion, à travers sa membrane, des substances dissoutes dans le milieu de culture. Puis elle se divise d'elle-même en quatre nouvelles chlorelles. Et ainsi de suite. Or, le cycle entier : grossissement et multiplication par 4, s'opère en 12 heures ; dans les conditions les plus favorables, il est vrai. Il y faut de la lumière, une température de 20° à 30° ; une concentration de gaz carbonique, enfin les constituants minéraux du milieu de culture. Rien ne sera sans doute plus facile que de réaliser, en usine, les conditions idéales de cette préparation, car on connaît fort bien les éléments nécessaires aux plantes, à des doses plus ou moins fortes : nitrate de potassium, phosphate de calcium, sulfate de magnésium, avec des traces de fer, manganèse, zinc, bore, cuivre.

Les algues produites dans ces conditions — que l'on pourra du reste varier à volonté — comporteront comme substances organiques, 58 % de protides, 37 % de glucides, et 5 % de lipides. On a déjà établi un champ d'expérience, qui consiste en deux tables parallèles de 25 m. de long, supportant une sorte de gigantesque chambre à air, c'est-à-dire un boyau de 1 m. 20 de large à plat, en matière plastique. Dans ce tube sont enfermées les algues, une nappe d'eau verte de 10 cm. d'épaisseur, sur une surface totale de 60 m^2. On peut estimer à 6 m^3 la masse liquide totale, qui s'étale sous le soleil dans cette sorte de bassin.

Les récoltes se font chaque jour. On les totalise au bout de quelques jours et on fait une moyenne. Au bout d'un temps suffisant, on peut se rendre compte du rythme de la production : elle est de l'ordre de 10 grammes de matière sèche, par m^2 et par jour. Or, avec une très belle récolte de blé, atteignant 40 quintaux à l'hectare, l'on n'a que 400 grammes de blé par mètre carré pour un an entier. Dans le même temps, on aura recueilli, 3.650 grammes de poudre sèche d'algues, soit environ 10 fois plus.

La « productivité » est donc magnifique, dans la culture des Algues.

Mais quelle sera l'utilité de ces moissons quotidiennes ? La poudre d'algues sera très nourrissante. Sa teneur en protéines, inférieure à celle de la farine de poissons, est supérieure à celle de la farine de soja. Elle contient des vitamines de toute sorte : carotène, riboflavine, pyrodoxine, biotine, vitamine B 12. Il ne manque que la vitamine C, qui est détruite au séchage.

On a donc fait des essais d'alimentation sur des rats et des poulets. L'expérience la plus nette fut faite sur un lot de 16 poulets. Ces poulets, nourris au maïs et au soja, avec les vitamines appropriées, prennent 278 grammes en 4 semaines. En remplaçant une partie du soja par la poudre d'algues, on a obtenu en quatre semaines une croissance de 224 grammes. Et c'est par cette poudre seule que les vitamines utiles étaient administrées. Le résultat ainsi obtenu est regardé par les expérimentateurs comme « encourageant ».

Mais on songe avant tout à l'alimentation humaine. On connaît déjà certaines algues dont les connaisseurs font leurs délices : l'*ulve laitue*, qui existe sur nos côtes, et que, dans les pays nordiques, on mange en salade, crue ou bouillie ; le *chondrus*, employé aux U.S.A. dans les puddings ; des algues japonaises qui sont, assure-t-on, une gourmandise. Dans les léproseries du Vénézuéla, on a essayé de faire la soupe avec des algues planctoniques, c'est-à-dire microscopiques, et les malades y ont trouvé de l'énergie, du poids, de la santé.

Tout cela est bel et bon, mais que valent nos chlorelles de culture ? Il paraît que la poudre de chorelle, obtenue selon la méthode que nous avons indiquée, a un arome un peu fort, qui fait penser

à un thé très noir. Il semble que l'on ne puisse l'employer sous cette forme qu'à titre d'épice ou de garniture pour des mets trop fades. Mais en évitant le séchage, l'algue congelée, puis dégelée, offre davantage un goût de végétal, mais il y persiste deux traits désagréables : quelque chose vous serre la gore, comme dans une poire « qui ferre », et, après la bouchée avalée, il reste un goût peu satisfaisant.

C'est donc encore l'algue fraîchement récoltée et utilisée soit crue, soit en potage, qui est le plus acceptable. Un bouillon de poule aux chlorelles serait, nous dit-on, une merveille ! Comme le fut, au temps de Parmentier, la pomme de terre méprisée jusque-là et même ignorée d'un grand nombre, la chlorelle pourrait être lancée comme une mode ! Alors son avenir serait assuré. Nous pouvons compter sur l'Amérique pour la publicité nécessaire !

En terminant, M. L. Plantefol rappelle ce qui s'est produit pour cette délicieuse variété de pomme de terre précoce qu'on appelle la Belle de Fontenay. Nous nous en régalons actuellement, chaque année, dès le mois de mai. Or, elle fut jadis condamnée — bien avant Parmentier — par un arrêt du Parlement de Franche-Comté, en 1630, qui en interdisait la culture, parce qu'elle était déclarée « pâteuse, insipide et malsaine ».

Cette pomme de terre a donc fait des progrès immenses de 1630 à nos jours. La chlorelle peut très bien en faire autant. Peut-être nos arrière-petits-neveux seront-ils heureux de survivre grâce à cet appoint. Et voilà ce que laisse entendre un livre qui vient de paraître en Amérique et dont les 21 chapitres sont signés des plus grands noms de la physiologie végétale, avec ce titre d'ensemble : *Algal Culture. — Culture d'Algues.*

Les savants sont au travail pour assurer l'avenir. Nous pouvons dormir sur nos deux oreilles ! Mais n'oublions pas la 4e demande du Pater.

V

Marxisme et christianisme

S'il est un conflit d'idées qui de nos jours préoccupe les humains, c'est bien *Le conflit du marxisme et du christianisme.* Et tel est précisément le titre d'un article important publié dans la *Revue d'Action populaire* de mars, par le R. P. P. Bigo.

— « Ce n'est pas seulement, dit-il, avec l'homme chrétien, c'est avec l'homme religieux, que le marxisme entre en collision. »

Cela veut dire que le marxisme tend à engendrer une nouvelle espèce d'hommes, différente de celle que tous les siècles ont connue jusqu'ici. Le célèbre naturaliste de Quatrefages n'hésitait pas à donner la religion comme la *marque spécifique* de l'homme, qu'il définissait *animal religiosum.* Sans la religion, l'homme n'est plus qu'un animal. On peut même soutenir que l'expression *Homo sapiens* n'a pas d'autre sens. Or, le marxisme n'est pas moins opposé à n'importe quelle autre religion qu'à la chrétienne. Les musulmans, les hindous, les israélites ne sont pas moins menacés par lui que les catholiques et les protestants.

— « Quand le communisme s'installe dans l'homme, note le P. Bigo, il y provoque le désert de Dieu. »

Sans doute, le marxisme a renoncé à attaquer de front. Il sait que cette tactique est mauvaise, car elle met l'adversaire en défense.

— « On ne te dira jamais rien de la religion, s'est entendu déclarer un jeune chrétien nouvel inscrit au Parti, mais on est sûr d'avance que tu la renieras. »

Sous ce rapport, le communisme et le socialisme marxiste ont hérité du laïcisme. Ne pas parler de Dieu à l'enfant, à l'école, sous prétexte de neutralité. N'en plus parler dans les lois, dans les manifestations publiques, faire le *black-out* complet au sujet de Dieu, l'éliminer de l'histoire, si possible, de la science, de la littérature, de tout, c'est, sans avoir besoin d'attaquer de front, aboutir à un résultat sûr, la disparition progressive de la foi en Dieu.

Ce que le P. Bigo fait ressortir avec force, c'est que le communisme est une sorte de religion, une « foi ». Et nous ajoutons qu'il en était de même du scientisme à la Renan, du laïcisme à la Combes, bien que la « foi » communiste ait pris une force et revêtu une virulence encore plus redoutables que ces formes *d'humanisme* ou *religion de l'homme*, parce qu'elle est plus adaptée à la mentalité du peuple.

— « Nous deux, c'est un sacerdoce », déclarait un ouvrier communiste à un prêtre. »

De fait, on reconnaît vite un communiste et un chrétien véritables dans un milieu d'usine. L'un et l'autre s'intéressent davantage à la Cause qu'à l'argent et au plaisir. Le militant communiste est capable de très grands sacrifices pour le Parti. On les lui demande et il les donne volontiers.

Voici un aveu de patron chrétien :

— « J'ai dans mon Comité d'entreprise un militant communiste, qui est pour moi un terrible adversaire, mais je m'incline devant la conviction et le dynamisme de cet homme. Et je me demande tous les jours à quelle source il nourrit sa foi. Il me fait honte. »

Il y a donc là un phénomène devant lequel il convient de réfléchir. Il semble que l'on ait vu déjà dans l'histoire quelque chose de semblable. Je songe, en effet, à ces « Purs », à ces « Parfaits », que vient d'évoquer M. Lequenne, juge à Béziers, dans un livre brûlant intitulé *Le Drame cathare.* Les « Parfaits » avaient mérité devant les masses le surnom de « Bons-Hommes ». L'évêque Diego d'Osma, ayant à ses côtés Dominique Guzman, futur fondateur des Dominicains, reconnaissait en eux *une vertu* indéniable, bien que, pour lui, elle fût toute apparente. Et il disait aux abbés cisterciens, envoyés par Innocent III pour les combattre : « Chassez un clou par un autre clou. Soyez pauvres, austères, pénitents, comme ils le sont, et vous vaincrez ! »

Entre le communisme et le christianisme ce que le P. Bigo recherche dans son étude, ce sont d'abord « les points de rencontre ». Le communisme rêve d'une société sans classes, d'une société juste et pacifique. Le chrétien aussi ! Le communiste a le sens des masses populaires. Le chrétien aussi. Seulement, le communiste veut construire la cité idéale de ses mains d'homme, tandis que le chrétien soutient que c'est impossible, qu'il faut d'abord installer la charité du Christ dans les âmes, que sans cela, on détruira sans doute certaines

injustices, mais pour en installer d'autres et de pires !

Ce qui est grand dans le communisme, c'est le but poursuivi : progrès humain, unité humaine, paix universelle. Ce qui est petit, mesquin, odieux, détestable, inhumain, ce sont les moyens employés, mutilation de l'homme par l'ablation du sens du divin et de l'infini, destruction de la liberté, mépris de la personne humaine, haine de classes, etc.

— « Il s'agit, dit le P. Bigo, de broyer l'homme et le monde anciens pour faire jaillir l'homme et le monde nouveaux. Immense et effrayante entreprise, quand les hommes qui la conduisent ne savent plus la véritable nature de l'homme !... »

Et le chrétien, lui aussi, veut le progrès, il veut l'unité, il veut la paix, il veut la justice sociale, mais il n'admet pas que « la fin justifie les moyens », ni qu'il soit permis de « broyer l'homme », sous prétexte d'en tirer un homme nouveau Bien plus, le chrétien est sûr que l'homme nouveau, que l'on aura créé de la sorte sera forcément inférieur à l'ancien, parce que, ayant conquis la terre, il aura perdu le ciel.

Chose curieuse, certains communistes croient pouvoir faire appel à Jésus-Christ.

— « Je ne crois pas en Dieu, disait l'un d'eux, mais je crois en Jésus-Christ !... »

Cela prouve qu'il le connaissait bien mal. C'est Jésus-Christ qui a dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » — « Que pourra donner l'homme en échange de son âme ? »

C'est pourquoi, après le P. Bigo, nous sommes fondés à dire que les points d'opposition entre communisme et christianisme sont beaucoup plus nombreux et plus graves que les points de rencontre.

Certains sont portés à penser que ces points d'opposition sont d'ordre économique ou politique. Le chrétien est un homme qui défend la propriété et le capital, un homme qui redoute la révolution. Erreur fondamentale. Ce n'est pas là l'essentiel. Ce qui est grave, péremptoire, décisif, ce qui ne permet aucune confusion, aucune collusion, aucun accord entre communisme et christianisme c'est avant tout ceci : *l'affirmation de Dieu d'une part, la négation de Dieu d'autre part*. Cela seul compte.

Un Dieu en plus ou en moins, serait-ce donc peu de chose ? Non, c'est tout. Le marxisme est né athée. Son fondateur ne connut, en fait de religion, que le judaïsme dégénéré, que son père avait quitté pour passer au protestantisme, afin de ne pas perdre sa place. Les premières études de Marx l'ont orienté vers la mythologie grecque. Il n'a jamais connu le vrai christianisme par expérience personnelle. Il n'en parlera qu'*à travers les romans d'Eugène Sue*, auxquels il fera de larges emprunts !

Et voilà la source historique de la méconnaissance incroyable du communisme à l'égard du christianisme. Il a résolu de ne pas faire de martyrs. Il l'a dit. Il essaie de tenir parole. Cela lui est impossible. Il en a déjà fait, et de très nombreux, en Chine surtout. Il en ferait encore, s'il venait à triompher. Les évêques emprisonnés, les écoles catholiques supprimées, les mouvements de jeunesse catholique interdits ou entravés gravement, des prêtres arrêtés, jugés, condamnés sous des prétextes mensongers et odieux, voilà ce que le communisme nous fait voir, dès qu'il est le maître.

Sans doute, les communistes ne veulent voir dans ce qu'ils condamnent que des attitudes politiques, mais cela vient de ce qu'ils englobent dans la politique mille choses que nous faisons entrer dans la conscience, dans la liberté de la personne humaine, dans le devoir chrétien. Nous ne parlons pas le même langage. Ils sont totalitaires. Nous répondons : Dieu seul a le droit d'être totalitaire, parce qu'Il nous a tout donné et qu'il a droit à tout, et qu'en nous prenant tout, il nous rend tout au centuple.

Et le P. Bigo fait bien voir que l'athéisme initial du communisme commande tout le reste de son action. S'il n'y a pas de Dieu, c'est l'idéal communiste qui devient Dieu, qui se pose en absolu, qui veut être obéi en tout, en un mot qui devient, en droit comme en fait, *totalitaire*. On comprend dès lors que toute revendication de conscience, de la part d'un chrétien, lui apparaisse comme une revendication « politique ». Pourquoi ? Le P. Bigo le dit fort bien :

— « Il construit l'ordre du bien et du mal sur un axe politique. Cette « politisation » de la conscience, qui en détruit la structure intime est l'un des plus graves méfaits du marxisme. »

Avec l'athéisme communiste, il y a donc un second point d'opposition, qui est « *la philosophie de l'action* », ou si l'on veut, la théorie du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Pour un communiste, l'Absolu, c'est le Parti. Un point, c'est tout. Les communistes regardent comme des criminels tous ceux qui sont contre le Parti. C'est le Parti seul qui partage les hommes en bons et mauvais, et *tous les moyens sont bons pour éliminer les mauvais*.

— « Ces hommes n'ont plus droit au respect de la vérité en ce qui les concerne. Il n'y a plus rien en quoi on cherche à les rejoindre. Il n'y a plus, en eux, et dans les valeurs qu'ils représentent, aucune espérance. On ne les tue pas, on les supprime, si besoin est. On les défalque. Ce ne sont plus des sujets, ce sont des objets. »

Quoi de plus grave que ceci, dans le communisme : abolition du sens du juste et de l'injuste, du bien et du mal, de l'humain et de l'inhumain, du vrai et du faux, du blanc et du noir ?

Conclusion que les communistes de bonne foi doivent méditer : « L'objection chrétienne au communisme n'est pas une objection politique. C'est une objection de conscience. » Rien ne pourra jamais changer une opposition ainsi fondée. L'enjeu est immense. Il y va du tout de l'homme [2]. En face

[2] Il est plus opportun que jamais de ne pas oublier l'avertissement solennel de Pie XI : *Divini Redemptoris* (n° 58) :

« Veillez, Vénérables Frères, à ce que les fidèles ne se laissent pas tromper. Le communisme est *intrinsèquement pervers*, et l'on ne peut admettre *sur aucun terrain* la collaboration avec lui, de la part de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne. Si quelques-uns, induits en erreur, coopéraient à la victoire du communisme dans leur pays, ils tomberaient les premiers, victimes de leur égarement ; et plus les régions où le communisme réussit à pénétrer se distinguent par l'antiquité et la grandeur de leur civilisation chrétienne, plus la haine des « sans-Dieu » se montrera dévastatrice. » (Texte dans *Doc. cath.*, 10-17 avril 1937, col. 959).

du communisme montant, le christianisme se dresse avec le même esprit et la même confiance qui lui firent affronter, il y a deux mille ans, le totalitarisme césarien, d'une part, et l'abrutissement païen d'autre part. « *Quis separabit nos a caritate Christi ?* »

VI

Lente dérive en histoire

La *Chronique* de l'Institut catholique de Toulouse a publié, dans son n° 1-2 de 1954, le discours de rentrée de Mgr de Solages, Recteur. Il avait pris comme thème : *Les Phénomènes de lente Dérive en Histoire.* Ces phénomènes sont, au fond, beaucoup plus importants, bien que moins aperçus, que les événements quotidiens de la politique universelle. Ce sont eux qui expliquent le plus souvent les phénomènes apparents. On ne les considérera ici que dans le cadre de la France.

Il y eut, chez nous, des phénomènes de dérive *géographique*, des avances et des reculs des glaciers, par exemple, qui ont affecté profondément la vie des hommes sur notre sol. Actuellement, des phénomènes analogues se produisent encore : le déboisement, l'érosion du sol, l'engorgement des vallées par les alluvions de latérites. La surface cultivable ne cesse de diminuer, dans le temps même où la population ne cesse de s'accroître !

Cet accroissement lui-même est un second phénomène de lente dérive. Il nous arrive de gémir sur *le déclin de la puissance française* en Europe, et il est des Français qui ne peuvent en prendre leur parti. Cependant, ce déclin s'explique par un fait inéluctable : la *dérive démographique*. La France fut jadis, par rapport au reste de l'Europe, très peuplée : au Moyen Age, 8 à 12 millions d'habitants contre 2 en Angleterre ! Sous Louis XIV, la France avait plus d'habitants que la Russie. Sa population égalait 20 % de celle de l'Europe. Mais à partir du XVIII^e^ siècle, les proportions changent. Sous Napoléon, la France n'a plus que 15 % de la population de l'Europe. En 1939, elle n'en avait plus que 7 1/2 %. « On comprend dès lors l'écart entre sa force actuelle et les souvenirs de sa puissance passée. » De plus, la population française actuelle contient beaucoup de vieillards. La baisse de la natalité fut, un temps, si forte, que l'âge moyen de la population en fut très affecté. « Aussi avons-nous assisté à un avancement de l'âge de la retraite, au moment même où le mouvement démographique en faisait un contre-sens ! Une part de nos difficultés présentes tient à la méconnaissance de ces lentes dérives démographiques. »

Autre phénomène de dérive lente, le déplacement anastasique de la population : *dépeuplement des campagnes, croissance démesurée des grandes villes.* On a souvent déploré ce phénomène. Et pourtant il était inévitable, logique, voire nécessaire. Les transformations survenues dans l'agriculture ont abouti au fait que, avec moins de bras, nos agriculteurs nourrissent mieux une population plus forte. Si on renvoyait dans les campagnes tous ceux qui s'y trouvaient autrefois, on ne saurait plus qu'en faire. Assurément, la concentration démographique des villes a de graves inconvénients, notamment celui des « taudis » et la multiplication honteuse des « sans-logis », qui tiennent actuellement la vedette en France. La révolution industrielle a exigé un nombre croissant d'ouvriers. On ne pouvait les prendre qu'à la campagne. Heureusement, à la campagne, une révolution parallèle s'était opérée, en sorte que la famine qui, tant de fois, avait ravagé la France, dans le passé, est devenu un souvenir lointain, sauf dans les cas où la guerre impose un rationnement si rigoureux qu'il en ramène partiellement les horreurs.

Toutefois la répartition de la population, entre les trois secteurs indiqués par les économistes : *primaire* (agriculteurs et mineurs), *secondaire* (ouvriers de l'industrie), *tertiaire* (professions libérales et commerce), n'est peut-être pas chez nous très satisfaisante : trop de monde dans le tertiaire, pas assez dans les deux autres secteurs qui sont ceux de la productivité. On estime à un million les manœuvres intellectuels (commerçants, professions libérales, fonctionnaires), dont notre économie supporte le poids abusif et qui l'écrasent ! Pour le même revenu national, dont la croissance est arrêtée, il y a davantage de monde dans la catégorie la mieux payée, ce qui jette le mécontentement dans les deux autres catégories ! « Le gâteau à partager n'est pas assez gros pour nos appétits ». Il faut donc à tout prix accroître notre productivité, en posant en principe que les producteurs en recevront les premiers un accroissement de ressources. Il y a chez nous trop de gens qui ont l'esprit de « retraités » et qui cherchent moins à produire qu'à assurer leur avenir, *moins par leur activité que par la collectivité.*

Le phénomène de la dérive se remarque encore dans le domaine *idéologique*. Il s'opère « un glissement des valeurs ». La Révolution française a mis en avant des valeurs nouvelles, qui avaient mûri de manière souterraine, pendant des siècles, notamment « l'égalité », probablement beaucoup plus que la liberté et surtout plus que la fraternité. Et cette conscience croissante de l'égalité est probablement à la base de ce fait : *la disparition progressive des « services » personnels.* On trouve de moins en moins de gens disposés à « servir » dans une maison. Et l'employeur, dans ce cas, a changé aussi de mentalité. Jadis un vieux serviteur était considéré comme de la famille. Actuellement, on se croit quitte envers un serviteur quand on l'a payé. Le « service » est assimilé à une marchandise. Et cette conception entre dans la famille elle-même Chacun y veut « son salaire ». Les enfants n'acceptent pas longtemps de travailler avec leurs parents sans être payés.

En dernier lieu, Mgr de Solages examine les dérives d'ordre *religieux*. La répartition du clergé répond de moins en moins aux nécessités.

— « Nos structures ecclésiastiques ne sont plus adaptées à la transformation des structures de la population »

Il y a des paroisses énormes dans les villes et des paroisses dépeuplées dans les campagnes. « Ici, la petite chapelle de secours pour 10.000 habitants, là la cathédrale dont la paroisse n'en a plus que 1.000. »

— « D'un autre point de vue, l'organisation des moyens de vie de l'Eglise, des paroisses, des écoles, des monastères devait être repensée en fonction des conditions nouvelles de la vie. La suppression de la main-morte, la dévaluation du franc, l'étatisme ont bou-

leversé la vie de toutes les institutions d'intérêt général, aussi bien les intellectuelles que les charitables, que nous appelons les œuvres : la disparition des fortunes privées capables de les soutenir, aussi. Tout cela exigerait une autre assiette de l'impôt ecclésiastique, si j'ose m'exprimer ainsi. »

Enfin, si on jette un coup d'œil sur l'ensemble de l'univers, on aperçoit un phénomène de lente dérive qui est des plus inquiétants : la population du globe est en état de croissance accélérée. La voici arrivée à environ 2 milliards et demi. Elle a doublé depuis un siècle. Jamais elle n'avait eu cette cadence. Un fait de cette gravité va poser d'immenses problèmes et il les pose déjà. Nos arrière-petits-neveux auront à les résoudre. Ce ne sera pas facile, selon toute apparence. L'homme a la prétention de « prendre en main ses destinées ». Nous croyons, nous, qu'il fera mieux de crier très fort : *Nihil possum sine TE !* Le mot du psalmiste restera toujours vrai : *Nisi Dominus custodierit civilitatem, frustra vigilant qui custodiunt eam !*

VII

Ubertin de Casale et S. Joseph

Quand cette Causerie sera publiée, au début de mai, la liturgie célèbrera la Solennité de S. Joseph. Au Bréviaire, on pourra lire de très belles considérations de S. Bernardin de Sienne, sur saint Joseph. Il est surtout un passage bien connu (au second nocturne du 2ᵉ jour de l'Octave) qui a, bien des fois sans doute, servi de thème à des sermons sur S. Joseph.

« Unde credo istum virum sanctum Joseph fuisse mundissimum in virginitate, profundissimum in humilitate, ardentissimum in Dei amore et caritate, altissimum in contemplatione. »

Il était difficile de tracer un portrait plus saisissant du grand saint que Dieu avait prédestiné à devenir l'Epoux de la très sainte Vierge.

Or, la revue *Cahiers de Joséphologie*, en son n° 2 (juillet-décembre 1953), donne la suite de la thèse de l'abbé Joseph Dusserre, du diocèse de Lyon, sur les Origines de la Dévotion à S. Joseph Et nous sommes surpris de rencontrer le passage que l'on vient de citer, non pas sous la signature de S. Bernardin de Sienne, mais sous celle d'*Ubertin de Casale*.

Voici en effet le texte d'Ubertin de Casale :

— « Comment un esprit clairvoyant pourrait-il penser que l'Esprit-Saint aurait uni, d'une union aussi étroite, à l'âme d'une Vierge telle que Marie, une autre âme, si celle-ci n'eût pas eu avec elle une grande similitude, par la pratique des vertus ? Je le tiens donc pour certain, ce saint Joseph fut l'homme le plus pur en virginité, le plus profond en humilité, le plus ardent en amour, le plus élevé en contemplation. »

Relisons notre Bréviaire : tout ce passage s'y trouve, sous le nom de S. Bernardin de Sienne. Et le parallélisme se poursuit même dans le reste de ces leçons du Bréviaire. Si bien que l'abbé Dusserre, après de copieuses citations, fait cette remarque :

— « En lisant ces pages, on a certainement eu l'impression du déjà vu. Aurait-on été victime d'une illusion ? Non pas. Tout s'explique par le fait que saint Bernardin de Sienne, dans son sermon fameux sur saint Joseph (or, c'est bien le sermon qui nous revient à l'esprit) a largement utilisé l'écrit d'Ubertin. »

Il croyait pouvoir le faire d'autant plus librement que : 1° à cette époque il était courant de copier les bons auteurs, sans même les nommer, et que 2° Bernardin de Sienne, franciscain, était de la même famille religieuse qu'Ubertin. C'était un bien de famille qu'il utilisait et, dans les Ordres prédicants l'usage s'est maintenu et existe encore de se servir des sermons donnés par les membres de l'Ordre.

Mais qui était Ubertin de Casale, si littéralement utilisé par le grand Bernardin de Sienne ?

C'était un franciscain, antérieur de plus d'un siècle à Bernardin de Sienne. Il était né à Casale au diocèse de Verceil, dans le nord de l'Italie, en 1259, et il avait fait ses études à l'université de Paris, alors la première du monde. Il entra de bonne heure chez les Frères Mineurs et y subit profondément l'influence de ce frère Pierre Olivi (1248-1298), qui devait être censuré au Concile de Vienne, en 1312, mais qui n'en fut pas moins un moine de profonde et ardente piété et de grand savoir. Olivi était l'un des chefs de ce mouvement qui désirait le retour à la pure pauvreté franciscaine, que les « Conventuels » avaient oubliée. Il est considéré comme le maître des *Spirituels*. Ubertin de Casale fut le plus connu de ses disciples. Il fut « lecteur », c'est-à-dire professeur, et prédicateur en Italie. Mais en raison de ses idées jugées exaltées et dangereuses dans l'Ordre, il fut exilé sur ce mont Alverne, où François d'Assise avait reçu les Stigmates, et c'est là qu'il composa un ouvrage intitulé *Arbor vitæ crucifixæ Jesu* : « *L'Arbre de la vie crucifiée de Jésus* », qui est daté de 1305 et fut publié en 1485, à Venise. C'est un ouvrage très curieux, où avec des réminiscences nombreuses de S. Bonaventure, voisinent des idées apocalyptiques, dans l'esprit d'Olivi. Ce dernier avait beaucoup scruté l'Apocalypse et publié, lui-même, en 1277, en Provence où il enseignait des *Postilles* (Commentaires) sur l'Apocalypse et notamment une *Lettre des sept Sceaux*, d'où l'on chercha à extraire des propositions erronées.

Ubertin de Casale, comme son maître Olivi, est imprégné des doctrines réformistes, quelque peu outrancières et bizarres, du vieux Joachim de Flore (1130-1202), que Dante a placé parmi les grands luminaires de l'Eglise triomphante, auprès de Thomas d'Aquin et Bonaventure. Ubertin fut mêlé très étroitement aux discussions sur la Pauvreté du Christ, qui conduisirent à une intervention du pape Jean XXII. Après 1327, on n'entend plus parler de lui et l'on ignore où et à quelle date il est mort.

L'abbé Dusserre, contrairement aux jugements sommaires qu'on avait portés sur sa dévotion à S. Joseph, voit en lui le premier fondateur réel de la Joséphologie. Ce qu'il a écrit sur S. Joseph constitue le *premier traité* consacré à ce grand saint.

— « Si l'on excepte, écrit l'abbé Dusserre, la seconde homélie *super Missus est* de l'abbé de Clairvaux, on n'a rencontré jusqu'à présent que des traits épars. Ubertin, lui, nous présente un tout organique, une véritable Somme en raccourci. Révélateur d'une dévotion, ce document livre, comme aucun ne l'avait encore fait, les raisons théologiques qui la fondent. Il fait partie d'un des plus splendides chapitres de l'*Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, consacré à la Fuite en Egypte. »

S. Joseph, dans ce chapitre, est considéré successivement dans ses rapports avec la Vierge, avec l'Enfant-Dieu, avec le Père éternel, avec les autres patriarches.

— Avec la Vierge : il en fut véritablement l'Epoux, il l'entoura de son affection, il fut honoré de la sienne, il bénéficia du prix immense de ses prières et de tous les trésors spirituels qui étaient en elle, il habita constamment auprès d'elle, durant trente ans peut-être, et fut enrichi par ses exemples et son contact, et il lui rendit, de son côté, tous les services désirables. Aussi, conclut Ubertin, Marie aimait-elle Joseph plus qu'aucune autre créature. Dans son cœur, il venait aussitôt après Jésus, le fruit béni de son sein.

— Avec l'Enfant Jésus, il se conduit en vrai « père », et Jésus, à son égard, en vrai fils. Quelles richesses spirituelles ne devait-il pas tirer de là !

— Avec le Père éternel, le rapport de S. Joseph est très étroit, puisque Joseph est le représentant du Père éternel auprès de Jésus.

— Avec les autres patriarches, Joseph les résume et les domine tous. Tout ce qui leur avait été promis lui fut accordé à lui.

Et Ubertin de Casale formule, à plusieurs reprises, ce principe qui est le fondement de toute la théologie mariale, et par suite aussi de toute la théologie de S. Joseph :

— « Quand la divine grâce choisit quelqu'un pour un état déterminé, elle le gratifie de toutes les grâces qui le rendent apte à cet état. »

Or, c'est ce même principe que nous trouvons textuellement, sous la plume de Bernardin de Sienne, au bréviaire (second nocturne de la Solennité de S. Joseph), sous la forme suivante :

— « Omnium singularium gratiarum alicui rationabili creaturæ communicatarum generalis regula est, quod, quandocumque divina gratia eligit aliquem ad aliquam gratiam singularem, seu ad aliquem sublimem statum, omnia charismata donet, quæ illi personæ sic electæ et ejus officio necessaria sunt, atque illam copiose decorant. »

Il nous a semblé que cet aperçu rapide sur les origines de la Joséphologie méritait d'être mis en relief. Ubertin de Casale en retire un honneur posthume qui ne doit pas lui être refusé. Saint Thomas d'Aquin avait formulé le principe qu'on vient de voir, mais en l'appliquant à Marie (III^a, q. 27, a. 4), et Ubertin fut le premier à en faire l'application à S. Joseph.

En réfléchissant à la rigueur de ce principe, on comprend l'enthousiasme qui anime les « Joséphologues » modernes, tels le R. P. Francis L. Filas, S. J., de l'Université Loyola à Chicago, qui, dans le même n° des *Cahiers de Joséphologie*, traite (en anglais) des *Pétitions pour la promotion liturgique de S. Joseph*. Ces pétitions tendraient, nous dit-il, à faire à S. Joseph la place qui lui revient dans la liturgie, et cela en quatre points déterminés : dans la récitation du *Confiteor*, — dans le *Suscipe, sancta Trinitas*, — dans le *Communicantes*, — enfin dans le *Libera nos, quæsumus*, après le *Pater*.

Il est vrai qu'il est si délicat de toucher, si peu que ce soit, à un monument liturgique aussi vénérable que la sainte Messe ! Nous nous bornons donc ici à signaler la thèse du R. P. Filas.

VIII

Le Centenaire de Rosmini

On annonce, pour 1955, la célébration du premier Centenaire de la mort d'*Antoine Rosmini*. Pour beaucoup d'entre nous, ce nom évoque tout au plus le souvenir de propositions censurées, que l'on trouve dans Denzinger. Nous venons justement de voir qu'il en est de même de Pierre Olivi et qu'Ubertin de Casale a surtout laissé le renom d'un Frère quelque peu turbulent et exalté, alors qu'il y avait en lui l'étoffe d'un profond penseur et d'un écrivain spirituel de haut mérite.

C'est un cas assez semblable qui se présente pour Rosmini. La date exacte du centenaire de sa mort est au 1er juillet 1955. Afin de le mieux faire connaître et, pourrait-on dire, de le réhabiliter dans l'opinion universelle, il s'est formé un Comité, dont le président est le R. P. Giuseppe Bozzetti, supérieur général de l'Institut de la Charité, fondé par Rosmini, et professeur à l'Université de Rome. Les membres de ce Comité sont tous professeurs d'Université : à Pavie, Padoue, Gênes. Et le secrétaire, à Stresa (Novara, Italie), est le professeur Giovanni Pusineri.

Ce Comité ouvre un concours doté d'un prix de 500.000 lire italiennes, pour un travail critique sur la philosophie de Rosmini ou sur un point fondamental de cette dernière. Parmi les Italiens, seuls peuvent concourir les écrivains de moins de 30 ans et n'occupant pas une chaire d'université, à titre ordinaire. Mais les écrivains étrangers peuvent aussi concourir quel que soit leur âge ou leur titre universitaire [3].

Qu'il suffise de donner ici quelques notes rapides sur Rosmini.

Le comte Antonio Rosmini - Serbati était né à Rovereto (Trentin), le 24 mars 1797. Son père se nommait Pierre-Modeste, et sa mère Giovanna, des comtes Fermenti. Le jeune Antoine fut un génie précoce et original. Il fut lié avec l'illustre Tommaseo, écrivain vigoureux mais parfois bizarre (1802 - 1874), et surtout avec le grand Alexandre Manzoni (1785-1873), l'une des gloires de la littérature italienne. Antonio Rosmini fut ordonné prêtre en 1821. Il s'adonna à de nombreuses études, dans tous les domaines : politique, histoire, mathématiques, médecine, métaphysique, etc. C'est en 1828 qu'il fonda un Institut, qui existe encore, et qu'il dénomma *Institut de la Charité*. La même année, il se rendit à Rome, où il fut accueilli par le pape Pie VIII avec une extrême faveur. Pie VIII et après lui Grégoire XVI lui firent un devoir d'écrire et de publier les nombreuses pensées qui se pressaient dans son esprit.

De fait, Rosmini a énormément écrit : l'édition nationale de ses œuvres, en cours de publication ne comptera pas moins de 80 volumes. Il était ani-

[3] Les travaux doivent être adressés avant le 31 décembre 1955, en cinq exemplaires dactylographiés au notaire Dr Giuseppe Darioli, à Domodossola, province de Novare, accompagnés d'une devise, répétée dans une enveloppe fermée, qui contiendra aussi un acte de naissance sur papier libre. Les travaux pourront être rédigés en latin, italien, français, anglais, allemand, espagnol.

La décision sans appel au sujet du lauréat de ce concours sera donnée le 30 juin 1956. Pour toute information supplémentaire, il faut s'adresser au secrétaire dont nous avons donné l'adresse ci-dessus.

mé d'une piété profonde. Dès l'an 1813, alors qu'il n'avait que 15 ans, il écrivait dans son *Journal intime* :

— « Cette année a été pour moi une année de grâce : Dieu m'a ouvert les yeux sur bien des choses et j'ai compris qu'il n'y avait pas de sagesse véritable en dehors de Dieu. »

A 24 ans, lors de son ordination sacerdotale, il s'établit dans « le principe de passivité », c'est-à-dire qu'il se place *sous la conduite de Dieu seul*. Dieu est amour. L'unique formule de perfection est l'amour. En dehors de Dieu, tout est indifférent. Avec Dieu, il faut rester uni si intimement que l'on puisse coopérer au maximum au développement de la création (nous dirions maintenant, « aller dans le sens de l'histoire »).

L'une des idées fondamentales de Rosmini était le « caractère de *potentialité illimitée*, qui est le propre de la charité ». Nous ne savons pas jusqu'où Dieu veut nous élever, si nous consentons à nous livrer sans réserve à son amour !

Il semble que cette spiritualité de Rosmini mérite une étude approfondie. Espérons que le concours ouvert pour son centenaire, laissant de côté les idées discutables qu'on a pu relever dans son œuvre philosophique, nous introduira pleinement dans cette vie intérieure, qui fut particulièrement riche.

IX

Mar Ivanios, apôtre de la Réconciliation

Dans son n° de mars 1954, le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, à Hong-Kong, nous donne un bel article sur *Mar Ivanios*. Ce nom est celui d'un très grand archevêque, décédé le 15 juillet 1953, et qui fut l'artisan de retours massifs des Jacobites à l'Eglise catholique. L'article est signé : F. Audiau.

Prenons d'abord une carte de l'Inde. Portons les yeux vers la pointe extrême sud, c'est-à-dire vers le cap Comorin. En remontant vers le nord, le long de la côte-ouest, appelée côte du Malabar, nous sommes dans une région appelée le Travancore. Et la capitale du Travancore est *Trivandrum*, ville de 128.000 habitants. Tout le pays est extrêmement peuplé : 316 habitants au km².

Mar Ivanios qui vient de mourir était archevêque catholique de Trivandrum, et représentant avec son suffragant, l'évêque de Tiruvalla, de la liturgie très spéciale de rite *Syro-Malankara*.

La vie d'un tel homme offre des particularités qui méritent d'être connues. Il naquit à Mavelikara (Travancore), le 8 septembre 1882 et fut baptisé sous le nom de Geevarghese (Georges). Si on l'appela plus tard Ivanios (Jean) c'est que ce nom lui fut donné lors de sa consécration épiscopale. Il appartenait à une famille de haut rang social, celle des Pannikervitil. Il reçut une éducation tout anglaise, à Kottayam, puis au « collège chrétien », affilié à l'Université de Madras. Il conquit le titre de *Master-of-Arts*, équivalent à une licence ès-lettres, et la même année, 1908, fut ordonné prêtre, dans l'Eglise jacobite. Cette Eglise s'était séparée de Rome, par indignation contre les prélats portugais de la région de Goa, en 1653. Tous les efforts pour les ramener à l'unité catholique avaient échoué. Pour donner une idée de l'importance numérique de cette Eglise, disons que les Jacobites sont au nombre d'un peu plus de 3 millions, les Chrétiens Mar Thomites, un peu plus d'un million, les Nestoriens, 8.000.

Les Jacobites du Travancore s'étaient placés sous la juridiction du patriarche d'Antioche. Mais un conflit terrible opposa, au début de ce siècle, le patriarche d'Antioche et l'archevêque du Malabar, Mgr Dyonisios. Le P. Geevarghese prit parti pour le patriarche d'Antioche et faillit être assassiné alors par les partisans de l'archevêque. Il vint à Calcutta et devint professeur dans un collège anglican. Il trouva là un climat favorable à la réflexion, à la prière. Il comprit que son Eglise devait se rattacher à quelque grande Eglise, au lieu de rester isolée. Il songea à l'Eglise russe, étudia même le russe, mais ne trouva pas la paix. Il comprit alors une seconde chose, plus importante que la première, à savoir que, sans une vie intérieure intense, on ne peut pas recevoir les lumières d'en haut. En août 1919, il fonda l'*Ordre de l'Imitation de Jésus-Christ*, pour hommes et pour femmes. Il en fut le premier supérieur et installa un couvent sur la côte du Malabar, loin du bruit du siècle, pour y vivre dans la pauvreté, le travail, la prière. Sa réputation de sainteté — *Sannyassi*, « le Saint », était le nom qu'on lui donnait — lui attira peu à peu des disciples des deux partis qui se disputaient toujours l'Eglise jacobite. Il essaya de travailler à la réconciliation et les évêques jacobites le sacrèrent évêque en 1929.

Il se sent alors inondé de grâces. Il est désormais *Mar Ivanios*. Ses études humbles et patientes le conduisent vers l'unité catholique, par l'entremise de Mgr Benzinger, évêque catholique de Quilon, ville située à 80 km. au nord de Trivandrum. Les négociations avec Rome se prolongèrent pendant longtemps. Il s'agissait surtout de mettre au point les questions concernant les rites et la langue liturgique de la secte à laquelle appartenait Mar Ivanios. Pie XI finit par agréer les requêtes de Mar Ivanios. Mais Rome exigea qu'à l'avenir les prêtres ne se marient pas, tout en laissant aux prêtres convertis la liberté de retenir leur famille.

La solennelle réconciliation de Mar Ivanios eut lieu le 20 septembre 1930 : journée mémorable. L'impression produite dans le pays par cette démarche fut immense. On admira surtout le désintéressement total de Mar Ivanios. Il abandonnait tous ses biens. Il aurait pu recourir à de longs procès pour les récupérer. Il préféra renoncer à tout et garder la paix de l'âme. Il choisit la pauvreté et en fut récompensé au centuple.

Devenu évêque catholique de Trivandrum, Mar Ivanios avait tout à construire, tout à créer. On vit sortir de terre comme par enchantement, églises, chapelles, écoles, orphelinats, et même les bâtiments imposants d'un collège universitaire, qui porte le nom du fondateur, dans la banlieue de Trivandrum, au milieu d'un parc de 100 ha. A deux milles de là, le palais épiscopal, très modeste et simple. A côté, la cathédrale en construction, et le séminaire. En 1933, Trivandrum fut érigé en archevêché. Pie XI lui conféra le pallium. Dans les deux évêchés de Trivandrum et Tiruvalla, on compte actuellement — de rite Syro-Malankara — 75.000 catholiques, 200 prêtres, 150 religieuses, 300 églises, 2 monastères de l'Ordre de l'Imitation de

Jésus - Christ, plusieurs écoles secondaires et un collège universitaire.

Avant de mourir, le 15 juillet 1953, Mar Ivanios eut la consolation de pouvoir sacrer son successeur, Mgr Mar B. Gregorios, le 29 janvier 1953.

Mar Ivanios avait une puissante personnalité. Derrière ses lunettes, ses yeux étaient pétillants d'esprit. Dans les dîners officiels, il trouvait moyen de porter des toasts si pleins d'humour et de finesse qu'il charmait tout le monde. Il était grand, éloquent, très majestueux. Il avait l'art de conquérir un auditoire et sans jamais rien demander, il obtenait pour ses œuvres des dons généreux. Ses funérailles eurent lieu le 17 juillet 1953, et tous les évêques du Malabar y assistaient. Le cortège funèbre se déroula sur près de 5 km. Une des caractéristiques du rite Syro-Malankara, dans les funérailles d'un évêque, c'est que le corps du défunt est transporté, non pas couché, mais *assis*, dans l'attitude du Pontife enseignant son peuple. C'est dans cette posture que Mar Ivanios fut transporté vers la tombe qu'il s'était préparée dans la crypte de sa cathédrale. On remarqua, dans le cortège funèbre, la présence du Premier Ministre de l'Etat indigène du Travancore, M. N. J. John, qui est lui-même un excellent catholique syrien.

Le nom de Mar Ivanios mérite d'être retenu comme celui de l'un des grands convertis et des grands convertisseurs de ce temps.

Voici d'après l'*Enciclopedia cattolica* la liste des diocèses de rite oriental existant dans cette région de l'Inde : 1° rite Syro-Malabar, diocèses de Changanacherry, Erkullanam, Kottayam, Palai, Trichur ; — 2° rite Syro-Malankar, archidiocèse de Trivandrum, diocèse de Tiruvalla. — Tous ces diocèses dépendent non de la Propagande, mais de la Congrégation pour l'Eglise orientale.

X

La morale chrétienne

Il est bien rare que nous ayons, dans cette Causerie, à traiter d'un sujet aussi général et aussi imposant que celui de *La Morale chrétienne*. Ce titre, je l'emprunte au P. A. Liégé, dans la *Vie intellectuelle* de mars 1954. Ce qui en fait l'actualité, ce sont les attaques, les accusations d'impuissance et d'inefficacité portées actuellement contre la morale chrétienne.

— « La morale chrétienne, dit le P. Liégé, est mise en accusation. Du moins la morale chrétienne telle qu'elle se présente dans l'éducation chrétienne courante. Car il y a malentendu : la morale dont on se sépare ou que l'on attaque n'est souvent en réalité, qu'une pseudo-morale chrétienne. »

Et notre article va nous dire de quoi il s'agit. La morale chrétienne a été victime, au cours des âges, de deux graves défigurations : la *défiguration distinguée du naturalisme* et *la défiguration vulgaire du légalisme*.

La première de ces défigurations remonte bien loin. On en trouverait des traces dans Erasme. Il aimait à dire que souvent il lui prenait envie de murmurer : saint Socrate, priez pour nous ! Or, faire de Jésus un Socrate, un révélateur de la vertu naturelle, c'est cela la défiguration par « le naturalisme ». Elle est flagrante dans Rousseau et son Vicaire Savoyard, dans Mirabeau, qui appelait les prêtres « des officiers de morale » et leur faisait, à ce titre, mais à ce titre seulement, une place dans l'Etat nouveau.

La seconde défiguration découle de la première. Si la religion chrétienne descend au degré d'un simple *moralisme*, il est inévitable que le *moralisme* lui-même descende au degré d'un simple *légalisme*. Pourvu qu'on soit en règle avec la loi, tout va bien. Et la loi ne s'occupant que de l'extérieur, étant, par ailleurs, sujette à bien des violations secrètes, la morale tombée dans cet abîme n'est plus du tout morale.

Dans les articles qui suivent celui que nous analysons, dans la même revue, M. Etienne Borne oppose la morale laïque à la morale naturelle, et Roger Pons nous met en garde contre la morale purement humaniste de Saint-Exupéry, dont le lyrisme ne doit pas nous faire perdre de vue l'agnosticisme fondamental. Il y aurait là aussi beaucoup à prendre, dans le sens que nous allons voir.

En présence de tant de dangers auxquels est exposée de nos jours l'authentique morale chrétienne, il est urgent de réagir, pense le P. Liégé, et il le fait avec force et profondeur.

Il montre toute la distance qui existe entre la *morale du citoyen* — un pur légalisme — et même la *morale du sage* — le *naturalisme* — et la véritable morale chrétienne. Ce que Jésus a voulu faire, par son Evangile, ce que l'Eglise après lui a poursuivi tout au long des âges, ce n'est pas la multiplication des « saints sans Dieu », c'est-à-dire des « saints laïcs », ou des « martyrs sans la foi », comme disait Jules Lemaître. Cela ne veut pas dire que Jésus répudie « le sage ». Il vient au contraire le surélever, le parfaire, le transformer, et, on pourrait dire, « le rendre possible ».

« Ce que le sage va recevoir du Christ, c'est *un germe nouveau.* »

Il faut « renaître ». Il faut monter d'un degré dans l'échelle de la création. Au-dessus de l'*humain* il faut établir le *chrétien*.

— « Une nouvelle signification du destin de l'homme, une nouvelle puissance intérieure d'y correspondre, un nouvel élan vital : c'est tout cela qui va transformer la morale du sage, comme un ferment intérieur transforme une pâte qu'on lui a ouverte. »

Et quel est cet élan vital ? C'est « *l'élan vital de Dieu lui-même*, le dynamisme de la gloire et de l'amour de Dieu, venant habiter la conscience du croyant pour le faire entrer dans la sphère même de la vie divine. »

Comme nous avons besoin que ces vérités essentielles soient remises à la place d'honneur qu'elles n'auraient jamais dû perdre ! Comme il est nécessaire que du *légalisme* ou *juridisme* et du *naturalisme* où la morale chrétienne n'a que trop de tendances à s'enliser, on revienne à la splendeur divine de l'authentique morale du Christ. Le P. Liégé rappelle opportunément les grandes apostrophes bibliques :

— « *A l'imitation du Saint, Dieu, qui vous a appelés, soyez saints dans toute votre conduite, car il est écrit : Vous serez saints parce que je suis saint, Moi, Yahvé, votre Dieu* » (I Pierre, I, 15).

— « *Soyez les imitateurs de Dieu comme des fils bien-aimés et marchez dans l'amour...* » (Eph., v, 7).

— « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Matth., v, 48).

Que faire pour atteindre à de tels sommets ? *Imiter Dieu !* C'est sublime, mais est-ce possible ? — Ce qui est sûr, c'est que la morale chrétienne est cela, et non pas un simple moralisme, ni à plus forte raison un vulgaire juridisme.

Mais regardons-y de près. En quoi consiste l'infinie sainteté de Dieu ? Elle est tout entière dans *sa vie intérieure*. Les opérations de Dieu *ad intra*, voilà toute la perfection de Dieu. Toutes ses opérations *ad extra* n'y ajoutent *rien*. De même, toute notre morale, toute notre sainteté, toute notre « imitation de Dieu » tient dans l'intensité de notre *vie intérieure*, de notre vie de foi et d'amour. Notre *vie extérieure*, si riche, si abondante qu'elle soit n'y ajoute *rien*, en ce sens que toute la valeur de cette vie extérieure est tiré de la vie intérieure dont elle ne doit être que le déploiement, l'épanouissement.

Mais si nous nous bornons à définir *la vie intérieure* qui est tout, en nous, par des mots abstraits, tels que ceux que nous venons d'employer : *vie de foi et d'amour*, nous risquons de rester dans le vague. La *vie de foi et d'amour*, ce n'est pas une abstraction, un « idéal » ; c'est *Jésus-Christ vivant*

— « Imiter le Christ, c'est autre chose que de s'essayer à reproduire de l'extérieur ses gestes et ses comportements. Jésus-Christ est vivant, il est puissance et esprit de vie ressuscitée en nous. Avec S. Paul, il nous est possible de dire : « Je porte *en moi* le Christ comme une loi » (I Cor., IX, 21).

Le germe de notre vie morale, notre conscience, c'est l'esprit de Jésus-Christ. Il ne reste à celui qui a ce germe en lui qu'à agir dans toute sa vie avec le Christ : « Je vis et c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Toute l'existence humaine, vie et mort, joie et peine, réussite et échec, solitude et présence, corps et âme, tout devient partie prenante du Mystère du Christ en expansion... »

Et tout cela, de nouveau, est dans S. Paul :

— « Soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur » (Rom., XIV, 7-8).

Telle est la morale chrétienne tout court. On dira : mais c'est de la haute mystique ! Sans doute, mais telle est la morale de l'Evangile et de tout le Nouveau Testament. Tout le dynamisme de cette morale vient du lien d'amour transformant qu'elle établit entre l'âme chrétienne et « l'Aimé », comme dit S. Jean de la Croix, c'est-à-dire Jésus-Christ. Cette morale de l'amour n'est pas réservée aux religieux et aux religieuses dans les cloîtres, elles n'est pas réservée aux prêtres, mais elle est faite pour tous les chrétiens sans exception. Et elle peut-être plus aisée à pratiquer, quand elle est comprise dans toute sa splendeur, que la morale étriquée, vidée, exsangue, que notre article a appelée le *légalisme*, ou même que la morale dite du « sage », qui est une véritable rareté en histoire !

En terminant son bel article, l'A. insiste sur un point très important : celui de savoir adapter « ces inspirations mystiques aux situations concrètes d'une existence complexe ». C'est là le problème quotidien par excellence. Mais il était nécessaire de mettre en relief la puissance et la vérité du mot célèbre de S. Augustin : *Dilige et quod vis fac* [4].

XI

La « Bogorodica » en Russie

La « Bogorodica », c'est la *Mère de Dieu*. Le P. Floridi nous parle du culte qui lui est rendu en Russie, dans la *Civiltà cattolica* du 20 mars.

Tous ceux qui ont lu *Le Maquis de Dieu*, ce curieux récit d'un prêtre qui a pu, sous un déguisement, voyager en Russie, récemment, savent que *la faim de Dieu* s'y manifeste d'une manière cachée mais intense et beaucoup plus répandue qu'on ne pourrait le croire. Quand Pie XII, en pleine guerre, consacra le genre humain au Cœur immaculé de Marie, il rappela en termes émouvants la tendre dévotion du peuple russe envers la sainte Vierge. Au Kremlin même il y avait une église — aujourd'hui désaffectée — dédiée à l'Assomption de Marie. En cette année mariale notre pensée se porte avec anxiété vers ce peuple où tant d'âmes sont pénétrées de l'amour de la Vierge.

Dans le rite russe, lorsque le prêtre se prépare à la messe, il récite devant l'icone de la *Bogorodica*, la prière suivante :

— « Ouvre-nous, ô bénie Mère de Dieu, la porte de la miséricorde... C'est toi qui est réellement le salut des chrétiens... Toi qui est la source du pardon, daigne étendre sur nous ta compassion ; tourne ton regard de bonté vers un peuple qui a péché ; montre comme toujours ta puissance, afin que, pleins d'espoir en toi, nous te disions l' *Ave* de Gabriel, le chef suprême des esprits célestes. »

En disposant sur la patène le pain qui doit être consacré, il en prend une parcelle et dit :

— « En l'honneur et à la mémoire de la bienheureuse entre toutes les créatures, notre glorieuse Reine la Mère de Dieu, Marie toujours Vierge, par l'intercession de laquelle, accepte, ô Seigneur, ce sacrifice sur ton autel supracéleste. »

Dans toutes les litanies qui accompagnent le saint sacrifice, la Vierge et toujours au premier rang. Au moment le plus saint de la messe, aussitôt après la consécration, le prêtre, prenant en main l'encensoir, demande spécialement l'intercession de la *Bogorodica*. Et le chœur chante :

— « Il est vraiment juste de t'invoquer, ô Mère de Dieu, toujours bienheureuse et toute immaculée et Mère de notre Dieu. Toi, plus glorieuse que les chérubins et incomparablement plus honorable que les séraphins, toi qui, sans ombre de corruption, as enfanté le Verbe de Dieu, nous te célébrons comme la véritable Mère de Dieu. »

Mais ce n'est pas seulement à la messe, c'est dans toute la liturgie, dans l'office divin, c'est partout et toujours que l'on retrouve le même accent et les mêmes pensées. Il convient de se rappeler que ce fut au temps de l'affreuse persécution iconoclaste que toutes ces formules angoissées furent introduites dans la prière officielle de l'Eglise orientale. C'est surtout à un Joseph Studite et à un André de Crête qu'elles ont été empruntées. La Russie a naturellement ajouté ses couleurs propres

[4] Et non pas : *Ama et fac quod vis*. Voici du reste tout le passage de S. Augustin : « Semel ergo breve præceptum tibi præcipitur : Dilige, et quod vis fac. Sive taceas, dilectione taceas ; sive clames, dilectione clames ; sive emendes, dilectione emendes ; sive parcas, dilectione parcas ; radix sit intus dilectionis, non potest de ista radice nisi bonum existere. » (VII *in Ep. Joan.*, 8).

à la dévotion si touchante de l'Eglise grecque pour Marie. La fête mariale la plus aimée en Russie est l'Annonciation, si bien placée à l'orée du printemps, le 25 mars.

Mais une fête plus caractéristiquement russe est celle de la *Pokrov* ou *Protection.*

« Elle rappelle l'apparition faite à deux anachorètes du x^{e}-xi^{e} siècle, S. André-le-Fou, esclave scythe, et son disciple Epiphane. Etant entrés une nuit dans le temple de *Blacherne* — dédié à Marie, à Constantinople, — ils virent la Mère de Dieu, qui, après avoir prié en larmes, à genoux devant la porte royale, se leva et étendit son manteau sur la foule qui remplissait l'église. »

Pie XII faisait allusion à cette fête, dans sa lettre, *Sacro vergente anno*, quand il exhortait nos frères de Russie à redire sans cesse, le refrain du *Kontakion* (prose rythmée) de la fête de la *Pokrov* :

— « O très sainte, ô très pure Mère de Dieu ! A toi seule a été accordé le privilège d'être toujours exaucée ! »

On sait avec quelle profusion l'image de la Vierge est répandue en Russie, dans les plus humbles demeures. Le culte des *icones* est l'un des traits les plus frappants de la dévotion dans ce pays comme dans tous les pays d'Orient. Ces icones ont un caractère artistique très particulier, mais il n'est pas aussi uniforme et monotone que beaucoup parmi nous se l'imaginent. Il ne faut pas croire non plus que la confection des icones fût laissée à l'inspiration individuelle des artistes. Les icones russes n'ont pas été faites selon les règles de l'art profane.

« Les conciles eux-mêmes, tel que le concile appelé Stoglav, tenu à Moscou en 1551, s'occupaient de dresser des prescriptions pour la fabrication des icones. Certaines de ces *Podlinniki* (Règles d'art) exigent des artistes une grande pureté d'âme avant qu'ils peignent les icones de la Mère de Dieu, car ils doivent refléter sa beauté sans égale... »

On peut être certain que ces prescriptions ont été bien suivies et que de ferventes prières ont présidé à tant de peintures d'icones.

Le nombre des sanctuaires de pèlerinage marial en Russie était et reste immense. Les pèlerins s'y préparaient par la confession, la communion, un jeûne de plusieurs jours, l'assistance aux offices. Dans ces pèlerinages, souvent, les locaux étant pleins, il fallait coucher en plein air, en dépit des rigueurs de la chaleur ou du froid, en dépit des insectes d'été. En face de la *Tsarine céleste*, le Russe oubliait tout ! Les pèlerinages furent l'un des usages les plus populaires de la dévotion russe. Et ce n'était pas seulement aux sanctuaires russes que l'on aimait à se rendre, mais aussi au mont Athos ou à Jérusalem. Il est peu de grands écrivains russes qui n'aient consacré leurs plus belles pages à la Vierge, de Pouchkine à Lermontov, et jusqu'à la soviétique Achmatova, qui a récemment été « épurée » !

Voici un sonnet de Pouchkine (1799-1837), l'un des plus délicats poètes de Russie, en l'honneur de la *Madone*. On excusera ici la double traduction : du russe en italien, et de l'italien en français :

« Ce n'est point de nombreux tableaux d'anciens maîtres — Que j'ai voulu orner mon refuge, — Pour que l'étranger en soit dans l'admiration, — Et vante mon choix judicieux.

« Dans mon simple petit abri, parmi mes longues fatigues, — D'un seul tableau j'ai voulu être éternel spectateur ; — D'un seul ! Et c'est une toile grossière, montrant dans la nue — La Très Pure et notre divin Sauveur !

« Elle avec la majesté, Lui avec la Sagesse dans les yeux — Pour qu'ils me gardent, très bons, dans la gloire et dans leur splendeur ;— Seuls, sans anges, sous le palmier de Sion.

« Mes désirs ont été accomplis. Le Créateur — T'a envoyée vers moi, Toi, ma Madone, — Modèle très pur de la plus pure Beauté ! »

Le cardinal Pitra, visitant en 1859, alors qu'il était simple bénédictin, la Russie, fut si frappé du respect avec lequel les hommes du peuple saluaient, en se découvrant, les images de la Madone exposées dans les rues, et en se signant devant elles, concluait qu'un peuple aussi dévot à Marie ne pouvait manquer de revenir un jour ou l'autre à l'union dans le Christ. Léon XIII était du même avis. Si parfois le protestantisme a réussi à obscurcir auprès de quelques Russes l'immaculée-conception de la Vierge, à la suite des théologiens les plus sûrs, bien des jeunes appartenant aux congrégations mariales juraient, depuis le xvii^{e} siècle, de défendre toujours la vérité de la conception immaculée « comme un dogme de la foi catholique orthodoxe ».

Le poète russe Eugène A. Baratynskij a mis en scène un mercanti et une pauvre vieille femme de Pise. Le mercanti veut lui acheter une Madone du Corrège qu'elle a à la maison :

— « Allons, bonne vieille, vends-moi cette image : Voici 100 écus ! — « Monsieur, pour qui me prenez-vous ? — « Je suis pauvre, c'est vrai, mais pauvre qui se vante de ne pas vendre son âme avec cette image sainte. — « Allons, je t'en donne 200... Le tableau est bien payé ! — « Monsieur, Monsieur, tenter la pauvreté, c'est un péché !

En vain, il insiste et peste, il ne put l'emporter. Et le tableau resta dans la pauvre cabane !

Or, la fidélité russe à la Madone reste intacte. Récemment, à l'occasion du XII^{e} Congrès du *Komsomol*, la presse soviétique se plaignait du peu de zèle montré par la jeunesse soviétique dans la lutte contre la religion. Une bonne partie de cette jeunesse, élevée dans l'athéisme militant, fréquente les églises, s'approche des sacrements, chante au cœur, et — chose *antiscientifique*, déclare la presse — parle d'apparitions d'une « dame blanche » et de sources miraculeuses !

Les observateurs les mieux informés des choses russes, tels que le P. Schweigl et le P. Wetter, estiment que la bataille qui se livre autour de l'*Homo sovieticus* est bien celle de Lucifer et de la Vierge.

— « Pour nous, catholiques, conclut le P. Floridi, qui savons les merveilles et les promesses de la Madone de Fatima, au sujet de la conversion des Russes ; qui connaissons la rencontre, en janvier 1951, d'une statue de la Madone de Fatima avec les tours du Kremlim et la Consécration faite au Cœur immaculé de Marie, par Pie XII, en 1952, les paroles citées plus haut au sujet du Cœur très miséricordieux de notre Mère du ciel ne peuvent pas manquer de nous faire espérer un avenir meilleur pour la Russie et pour le monde. »

XII

Dirigisme

M. C.-J. Gignoux a intitulé : *Meunier, tu dors !* une de ses chroniques sur la vie économique, dans *La Revue des deux mondes*, du 15 mars. Il y met à nu les méfaits de ce qu'il nomme le « dirigisme à la petite semaine ».

Il existe chez nous un malaise économique indéniable. C'est qu'on a pris l'habitude de s'adresser à l'Etat, et par suite au Trésor, à la moindre difficulté. Et l'Etat, tout en promettant sans cesse ce qu'il appelle des « réformes de structure », va toujours au plus pressé, bouche un trou en en faisant un autre, accumule les mesures de détail qui finissent par constituer un ensemble hétéroclite, étrange, monstrueux, et inextricable.

M. Gignoux prend comme exemple la législation concernant les moulins. Il existe en France 7.814 moulins. Leur capacité d'écrasement est de 130 millions de quintaux. Or, ici aussi, il s'est produit l'un de ces phénomènes de lente dérive que nous avons indiqués plus haut à la suite de Mgr de Solages. Le Français *mange beaucoup moins de pain.* Les besoins d'écrasement ne sont plus que de 48 millions de quintaux par an. Le Français, en 1870, mangeait 1 kilo de pain par jour ; en 1910, 625 grammes ; en 1953, 312 grammes. Pas même le tiers d'il y a 84 ans ! Et n'allons pas croire que les Français le font exprès ou qu'ils sont sous-alimentés. C'est le contraire : on se nourrit mieux, on mange davantage de viande, de charcuterie, de toutes sortes de choses, et moins de pain. Qui n'a pas constaté que la ration de pain qui lui paraissait faible pendant la guerre, parce qu'on avait peu de chose à côté, est abondante aujourd'hui que le rationnement a disparu ?

La mécanisation générale a diminué l'effort et avec l'effort l'appétit. Il s'ensuit que la situation de la meunerie a évolué à tel point qu'il a fallu plus de 40 lois ou décrets, entre 1935 et 1953, pour répondre aux problèmes qui se posaient devant nos meuniers. Tout récemment encore, nous les avons entendus déclarer que si l'Etat ne venait à leur aide, les moulins s'arrêteraient de tourner au 1er février. L'Etat a donné un secours d'urgence, en promettant d'opérer une « réforme de structure », avant le 31 mars. La promesse a-t-elle été tenue ? C'est peu probable. Mais notre article était publié avant l'échéance indiquée et n'en parle pas.

Il faut remarquer que la plupart de nos moulins, établis à proximité des terres à blé, sont des moulins artisanaux. Pour faire vivre ceux de ces moulins rangés dans ce qu'on appelle les entreprises « marginales », c'est-à-dire celles qui sont si péniblement rentables qu'elles sont à la frontière de la non-rentabilité, il a fallu prendre des mesures extraordinaires de dirigisme. Par exemple un décret-loi de 1935 a spécifié que nul moulin ne pourrait dépasser l'écrasement maximum constaté dans les années 1932, 1933 et 1935. La capacité d'écrasement était alors pour la France de 158 millions de quintaux. Elle fut ramenée à 125, et nous avons dit qu'elle est aujourd'hui de 130. En 1943, on a établi une règle de *compensation*, selon laquelle tout moulin dépassant son droit d'écrasement verse le bénéfice résultant de cet excédent à une Caisse qui indemnise les moulins en déficit d'écrasement. Ainsi, ceux qui travaillent *trop* paient pour ceux qui ne travaillent pas *assez*. Quand on nous parle de *productivité* à outrance, il ne faut pas oublier des exceptions comme celle de la meunerie !

Autre mesure *dirigiste :* pour donner à tous les moulins les mêmes chances, on a décrété la péréquation des transports du blé aux moulins, quelle que soit la distance qui sépare l'agriculteur du meunier.

— « Les résultats, dit M. Gignoux, sont étonnants : il arrive par exemple qu'une minoterie des Alpes-Maritimes soit approvisionnée en blé en provenance du Pas-de-Calais, qui de la sorte traverse inutilement et coûteusement tout le territoire. Le coût s'accroît d'ailleurs quand les destinataire est une entreprise archaïque, située loin de la voie ferrée et qui doit se livrer à toutes sortes de transbordements. »

Ajoutez à cela quantité de fraudes rendues possibles par la quantité prodigieuse des règlements, et inévitables en raison de la fragilité humaine.

N'oublions pas d'autre part qu'entre le producteur de blé et le consommateur de pain s'échelonnent 18 prélèvements fiscaux, représentant pour un quintal de farine la somme totale de 620 fr. 98.

Ce qui a provoqué la crise récente des moulins, en dehors de la sous-consommation croissante du pain, compensée chez les boulangers par la consommation croissante des pains dits « de fantaisie », c'est la chute verticale du son. C'est que les meuniers tiraient du son le plus clair de leurs bénéfices, tout comme certains bouchers, de la peau et des abats. Or, le son est tombé de 23 fr. qui lui avaient été assignés par le calcul de la « marge » bénéficiaire, à 15 fr.

Une fois de plus il a fallu que l'Etat « se penche sur ce problème ». Augmenter le prix de la farine, c'était toucher au prix du pain ! Or, c'est un principe qu'il n'y faut pas toucher, encore que le pain, on l'a vu, ait cessé d'être le « prix-pilote » comme il l'était durant des siècles. On parla d'un Office du son : un de plus ! Finalement, dit M. Gignoux, « on décida de ne rien décider ». Et on accorda 3 milliards de subvention aux meuniers.

La solution logique et radicale serait de confier la mouture aux grandes entreprises, puissamment outillées et travaillant à bas prix. Mais il faudrait alors laisser tomber tous les moulins artisanaux et condamner ainsi une quantité de braves meuniers à changer de métier.

De quelque côté que l'on se tourne, on est donc en face de problèmes sur lesquels l'Etat a beau se « pencher », il n'arrive plus à trouver une solution satisfaisante pour tous. Les réglementations sur la meunerie sont à peu près insoutenables. La situation, dans ce domaine, devient de plus en plus illogique.

« Elle est devenue telle parce que les dites réglementations maintiennent un prix de revient indéfendable et font obstacle à une indispensable rationalisation. Rien ne peut justifier qu'entre 1913 et 1954, période pendant laquelle les progrès de la technique ont été constants, la marge transformation du blé ait passé de 35 à 56 %. »

Or, comme le fait bien remarquer M. Gignoux en guise de conclusion, ce n'est là qu'un exemple. Il y a là plus qu'un fait particulier, il y a là un

état d'esprit. Et « le paradoxe de la meunerie existe à beaucoup d'exemplaires ». D'où nécessité de se mettre à la tâche, à moins que l'Etat ne tienne à être considéré — et il l'est déjà — comme « le protecteur naturel des mauvaises affaires ». On nous parle d'un plan de 18 mois, il en faudra beaucoup plus pour remettre de l'ordre dans la maison !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

« Etudes de pastorale ». **Psychologie et Pastorale.** — Un vol. in12 de 192 p., 45 fr. b. (0.90 dollar). Louvain, E. Nauwelaerts (2, place Cardinal Mercier), 1953.

Dans l'introduction de ce petit volume, M. le chanoine Van Steenberghen, professeur à l'Université de Louvain, indique que les six études dont il se compose, sont des rapports présentés en 1951 aux *Etudes de pastorales* qui réunissent chaque année un certain nombre de prêtres belges.

Elles ont été retenues en raison de l'intérêt qu'elles présentent pour le ministère. La première, due à M. le chanoine Nuttin montre d'une façon saisissante *l'importance de la psychologie* pour le succès de l'apostolat sacerdotal. Viennent ensuite deux études dont on appréciera la finesse et la pénétration et qui portent sur des aspects très fondamentaux de la personnalité humaine : la *liberté* (chanoine Widart) et *le sens du péché* (chanoine Vieujean). Les trois derniers articles abordent des problèmes plus spéciaux, mais non moins importants pour la pastorale : le *prêtre professeur* ou les incidences de la psychologie dans le domaine de l'enseignement (L. Fourneau), son rôle dans le discernement des vocations (L. Evely) et enfin l'aspect psychologique du problème de la *prière* (chanoine Joos).

La lecture de ce petit livre sera bienfaisante pour beaucoup de nos confrères : elle attirera leur attention sur des aspects parfois insoupçonnés du travail apostolique et sur quelques conditions primordiales de son succès.

Lucien GROS. — **La Pratique religieuse dans le diocèse de Marseille. Résultats et conclusions pastorales d'une enquête.** — In-8 de 110 p., 330 fr. — Edit Ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris-13e.

Cette enquête de sociologie religieuse fut menée le 8 mars 1953 dans toutes les paroisses du diocèse de Marseille, grâce à des fiches simples, à la manière des recensements civils. Bien différente du simple sondage, mais se limitant à la « pratique » comme signe de christianisme, cette enquête livre de nombreux renseignements utiles à une pastorale qui se veut efficace. Ainsi est-il révélé que 15 % seulement de la population pratique, que ceux qui vont à la messe font surtout partie de la population « non active» (enfant, sans profession, vieillards), que c'est entre 25 et 40 ans que le pourcentage est le plus bas (mais relativement bon pour les hommes, ce qui s'explique en grande partie par l'influence des mouvements d'A. C.), qu'il y a une chute massive après 14 ans, etc... Trois grandes conclusions pastorales sont dégagées : 1° Urgence de l'évangélisation du monde ouvrier (3 % de pratique chez lui) ; 2° Nécessité de l'A. C. dans les milieux du petit commerce (une des grandes révélations de l'enquête) ; 3° Effort pour assurer la persévérance des jeunes. *Voir, juger, agir,* telle est la méthode qui s'impose de plus en plus.

P. BRUNO DE JESUS-MARIE, O.C.D. — **Le sang du Carmel ou « la véritable Passion des seize Carmélites de Compiègne », avec 21 gravures et un croquis. — In-8 de VIII-560 p., 1200 fr. — Paris, Plon, 1954.**

Les historiens de ces seize martyres ont travaillé sur de nombreux documents, principalement des pièces d'archives. Aux historiens futurs, le P. Bruno présente cette documentation complète. Elle occupe le centre du livre (p. 51-504), encadrée par un prologue (p. 3-50) et par un épilogue (p. 507-522) suivi des tables (p. 523-560).

Ce travail de recherche, de collation, de copie, d'impression a duré dix ans. Toutes les pièces inventoriées n'ont pas été reproduites *in extenso* ; l'auteur n'en a retenu que ce qui pouvait permettre de connaître la communauté et sa vie, chacune des sœurs avec son caractère propre et surtout leurs pressentiments et les phases de leur procès. Les références précises sont données pour tous les documents reproduits ou simplement cités. Des notes nombreuses et importantes au bas des pages complètent ou interprètent les renseignements fournis par le texte.

Mais ces 500 p. ne constituent pas un récit : elles offrent les matériaux qui permettront une rédaction suivie. Sauf le prologue et l'épilogue, l'ouvrage n'est pas destiné à être lu, mais plutôt consulté et mis en œuvre. Cependant nul ne lira les témoignages d'origines diverses concernant l'exécution de ces martyres sans ressentir une respectueuse émotion, analogue à celle dont la foule des assistants, ordinairement en proie à une fureur démente, témoigna par son attitude silencieuse et presque recueillie devant la beauté surnaturelle du sacrifice des Carmélites.

Ce faisant, le P. Bruno a assaini l'atmosphère et dissipé le voile de brume que Gertrude von Le Fort et Bernanos, avec un art dont a pâti l'histoire, avaient jeté sur ces idéales figures, à la fois si humaines et si divines.

Grand Missel, Rituel et Vespéral : Missel quotidien, par l'abbé A. GUILHAIM et H. SUTYN. — 2260 p. (15 x 9 x 3,5). — Turnhout (Belgique), Henri Proost et Cie, 197, rue de la Loutre, 1954. — Pas d'indication de prix ; s'adresser aux libraires.

Dans le *Missel*, l'Ordinaire de la Messe occupe la place d'honneur, au centre de l'ouvrage. Il est imprimé en deux couleurs et en caractères plus gros. Il est précédé de tout le Propre du Temps et suivi du Commun et du Propre des Saints. Tous les textes latins sont intégralement reproduits et accompagnés d'une traduction française. Celle-ci, plus lisible que le latin, occupe la partie extérieure de chaque page. La traduction des textes scripturaires a été faite d'après celle de Glaire, un peu ancienne mais qui suit la Vulgate ; celle de l'Ordinaire de la Messe n'est pas encore celle, toute récente (Cf. *Ami*, 18 mars 1954, p. 173), que le C.P.L. met à la disposition des éditeurs. Les messes votives, et les oraisons votives sont intégralement présentées.

Des notices historiques, doctrinales et liturgiques servent d'introduction à chaque « Temps » et aux principales fêtes ; les rubriques essentielles sont traduites ou résumées. Dans le Sanctoral, chaque fête des saints, même de ceux qui n'ont qu'une simple mémoire, est l'objet d'une brève notice historique, sou-

vent inspirée du Martyrologe. Au Commun des Saints, les Messes de la Sainte Vierge viennent en premier lieu, avant celles des Apôtres. A la fin de l'ouvrage, on trouve le Propre Général pour la France et le Canada (108* p.), précédé d'une partie importante du *Kyriale* (62* p.), avec clé de sol, sur portée à cinq lignes, sans transposition, en notes uniformément rondes.

Le *Vespéral* place, avant et après la Messe, les antiennes, psaumes (texte de la Vulgate), hymnes, etc., des Vêpres de chaque fête de 1re et de 2e classe de l'Eglise universelle, avec traduction. Les renvois y sont assez nombreux. Notons aussi la présence des Matines et Laudes de Noël (à la fin de l'ouvrage), des offices des trois derniers jours de la Semaine sainte : messes, processions, dépouillement des autels, bénédiction des Saintes Huiles, lavement des pieds, feu nouveau, cierge pascal, fonts baptismaux (pour le Samedi Saint, l'office ancien seul est présenté).

Au *Rituel* sont empruntées les prières concernant les sept sacrements : baptême des enfants ; prières avant et après la Sainte Communion ; cérémonial de Communion solennelle ; communion des infirmes ; examen de conscience et prières avant et après la confession ; assistance des mourants ; notions sur les différents Ordres et prières pour les pasteurs d'âmes et les clercs ; messe et oraisons du mariage. Enfin viennent 18 bénédictions diverses, de l'eau, des maisons, des troupeaux, etc., etc...

Un soin particulier a présidé au choix de nombreux textes capables de favoriser la piété : prières quotidiennes du chrétien, antiennes et hymnes pour les saluts du Saint-Sacrement, pratiques de dévotion à l'égard de la Passion, du Sacré-Cœur, de Marie, de S. Joseph ; liste des patrons présidant aux métiers et aux occupations les plus diverses, ou des saints qu'on invoque dans des circonstances particulières. Plus précieuse encore est l'indication des indulgences qui peuvent être gagnées par la récitation de prières insérées au cours de l'ouvrage ; on les trouve en note, à la page même où se lit chaque prière. Elles sont réunies dans une table spéciale de 8 pages très denses.

C'est par les tables (elles couvrent 46 pages) qu'on devra se familiariser avec le livre pour y trouver aisément toutes les richesses qu'il contient. Nous sommes loin d'avoir, dans notre énumération, inventorié toutes les richesses de ce missel ; il peut suffire, à lui seul, pour toutes les circonstances où se trouve un chrétien qui désire vivre sa foi avec une piété basée sur la liturgie.

Signalons enfin la qualité de l'illustration, fine, expressive s'inspirant de chaque mystère et de chaque fête, neuve sans aucune de ces outrances qui déforment et rabaissent si souvent l'art contemporain, vraiment pieuse sans fadeur : nous n'avons pas su trouver dans l'ouvrage le nom de l'artiste authentique qui les composa.

Histoire des Religions, publiée sous la direction de Maurice BRILLANT et René AIGRAIN. — Tome I. In-8 de 308 p., 960 fr. — Paris, Bloud et Gay, 1953.

Le nombre des études ethnologiques et des découvertes archéologiques ne cesse de renouveler nos connaissances sur l'histoire des religions. De là la nécessité de refaire périodiquement l'inventaire et la synthèse des résultats obtenus. C'est à ce besoin que répond l'importante publication dont ce premier volume inaugure la parution. L'ouvrage complet doit comprendre cinq volumes ; le tome II est sous presse et le t. III est annoncé pour 1954. L'ensemble se présente comme une première initiation en faveur de ceux qui abordent cette science complexe, comme une œuvre de haute vulgarisation qui aspire à toucher le public cultivé, et comme intéressant indirectement l'apologétique en faisant saillir, par comparaison, la transcendance de la religion chrétienne. M. Brillant, enlevé récemment par la mort, n'aura pas vu paraître le premier volume. La compétence de M. Aigrain saura grouper et diriger les spécialistes nécessaires à la réalisation d'une telle œuvre.

Sur sept chapitres constituant le tome I, cinq sont en réalité des préludes : une *Introduction* générale de M. BRILLANT ; des « Prolégomènes sur la place de la religion parmi les disciplines de l'esprit » de J. WILBOIS ; « Quelques éléments communs aux formes inférieures de la religion » de M. LEENHARDT ; « *Aperçu historique* » sur [la façon dont a été comprise dans le passé] l'histoire des religions » de Mgr BROS ; « La *méthode* en histoire des religions » du même. En suite de quoi le sujet est enfin abordé par deux études, l'une du P. WERNERT sur « Les religions de la préhistoire »; l'autre de MM. GORDON, POIRIER et O'REILLY sur « Les religions des primitifs », c'est-à-dire des groupes humains abordés dans les temps modernes par les pionniers de la civilisation en Afrique, Asie, Amérique et Océanie.

On voit par cet aperçu l'intérêt d'un tel ouvrage. A notre avis, il s'adresse surtout : 1° aux spécialistes ; 2° aux missionnaires, aux explorateurs et aux coloniaux; 3° aux psychologues et aux apologistes chrétiens.

Il appartiendra aux savants compétents de porter un jugement sur chaque partie du monument dont nous avons ici les premières assises. Bornons-nous à une remarque qui a une certaine importance, au point de vue qui est le nôtre. En reportant les 14 *errata* de la page finale aux passages indiqués, nous avons remarqué que, sauf trois, onze étaient des corrections doctrinales assez significatives et se référaient toutes (de la p. 72 à la p. 79) au travail de feu G. Wilbois. Notons aussi l'absence de l'*Imprimatur* que l'Eglise exige pour un livre de cette nature et que nous avons cherché en vain au début et à la fin de l'ouvrage.

Clemens M. HENZE. — **Andiamo a Loreto!** — — In-8 de XXII-190 p. — Turin, Marietti, 1954. — Dépôt : Paris, Lethielleux.

Ce livre est une « nouvelle défense de l'authenticité de la Santa Casa », écrite en allemand par le P. Henze, rédemptoriste, et traduite en italien par Mme L. de Simone. L'ouvrage paraît en italien avant de paraître en allemand « par suite de difficultés qu'il n'y a pas lieu de préciser » déclare le P. H.

L'adversaire principal visé par ce nouveau travail est Georges Hüffer, qui publia en allemand deux volumes (1913-1921) contre l'authenticité ; mais les arguments de ses devanciers ne sont pas ignorés.

Même après ce plaidoyer, « bien des questions demeurent sans solution », déclare C. Cecchelli, professeur d'archéologie chrétienne à l'Université de Rome, dans la préface qu'il donne à ce livre. L'auteur lui-même, se référant à un décret d'Urbain VIII, rappelle que les faits sur lesquels l'Eglise ne s'est pas prononcée, n'ont d'autorité que celle des témoignages qui les appuient.

Ces positions prudentes méritaient d'être signalées ; la controverse n'est pas close.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 maii 1954

G. MICHEL, *vic. gén.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)